

[POUR LE MONDE ILLUSTRÉ]

# ELAINE

## DEUXIÈME PARTIE

### LE DUEL

(Suite)

M. de Kéravrez aimait trop sa petite-fille, le seul enfant qui lui restât, pour en venir, avec elle, à des extrémités fâcheuses.

Et puis il se disait déjà ceci :

—Après tout, Pierre Maudern était bien riche, mais Armand d'Auffour ne l'est pas moins ; et si j'ai lieu de croire que celui-là pourrait porter un nom plus aristocratique que celui dont il s'affuble, je suis certain que l'autre n'a rien à envier à personne de ce côté.

Les hommes sont ainsi faits ! Tant que la fortune favorise en tous points l'être sur lequel ils ont dévolu une partie de leur ambition, celui-ci peut se croire assuré du succès. Mais qu'un autre se présente qui ajoute aux perfections du premier un faible caractère plus heureux, on voit soudain le malheureux moins choyé à mesure que le second favori, peu à peu, prend sa place.

Puis une idée traversa l'esprit de M. de Kéravrez qui alléga encore d'autant l'embarras où il se trouvait :

—Ils vont se battre, se dit-il... ma foi, tant mieux pour le vainqueur.

Elaine sortit rassurée. Aussitôt rentrée dans sa chambre, elle se jeta sur son prie-Dieu et laissant tomber sa tête fière entre ses mains, elle s'abîma dans une invocation ardente !

Elle pria pour lui !...

\* \*

Le soleil se leva légèrement voilé, au matin du jour où devait se passer l'événement le plus important en son genre qui se fût encore vu dans le pays. Nous voulons parler du duel entre Pierre Maudern et Armand d'Auffour.

Chacun des deux combattants avait donné carte blanche à son témoin, et les deux hommes qui avaient accepté de remplir ce rôle difficile, avaient décidé que les adversaires se mesureraient à l'épée.

A l'heure indiquée, chacun fut exact au rendez-vous : celui des deux témoins choisi pour cette besogne, mesura le terrain qui devait séparer les deux hommes, et, ceci fait, Pierre et Armand se trouvèrent en face l'un de l'autre, se dévisageant et bien décidés à ne pas s'épargner.

Le signal fut donné et le combat commença. Nous n'essaierons pas d'en décrire les péripéties, certain que nous sommes que cela n'intéresserait pas nos lecteurs.

Nous nous contenterons de faire remarquer que les deux hommes en présence s'entendaient aussi bien l'un que l'autre au maniement de l'arme qu'ils serraient dans leurs mains crispées.

Pourtant, l'action ne dura pas longtemps. Armand profita d'une légère faute de son adversaire pour se défendre et lui passer son épée au travers du corps.

Pierre Maudern lâcha son épée, étendit les bras et tomba lourdement en arrière. En même temps le médecin se précipita vers lui et après un examen rapide autant qu'habile, constata que l'arme avait heureusement dévié sur une côte, empêchant toute blessure mortelle de se produire.

Armand d'Auffour n'avait pas plutôt blessé son ennemi qu'il s'était avancé vers lui, la main tendue, oubliant toute rancune, en un moment si solennel.

L'infortuné vaincu eut la force de répondre faiblement à son étreinte et de lui demander :

—Pourrais-je savoir le nom de mon généreux adversaire ?

—Armand d'Auffour, lui fut-il répondu.

Un cri s'étrangla dans la gorge du blessé qui ouvrit de grands yeux et répéta :

—Armand d'Auffour !

Pendant ce temps, Armand se demandait, comme l'avant-veille en retournant chez lui :

—Où ai-je donc vu ces yeux-là ?

Puis, à mesure qu'il regardait l'homme étendu dans l'herbe que son sang rougissait, les traits de celui-ci prirent un aspect plus familier à sa pensée : il reconnut pour les avoir vus quelque part, non

seulement les yeux qui le regardaient avec épouvante, mais encore tous les traits de ce visage pâlisant.

Tout à coup il porta la main à son front, comme pour arracher tout doute de son esprit, et s'écria d'un accent de désespoir indescriptible :

—Malheureux, j'ai frappé mon frère... Georges, me pardonneras-tu jamais ?

En proférant ces paroles, le malheureux jeune homme se jetait éperdu sur le corps inerte, car au moment de son cri de terreur, le blessé s'était évanoui.

On se hâta de transporter dans la cabane qu'il habitait, le corps de celui qui avait été Pierre Maudern.

Sous les soins énergiques du docteur, et ceux non moins empressés d'Armand, qui ne pouvait se consoler, le blessé se ranima et ses yeux rencontrant ceux de son frère, il murmura simplement :

—Je ne t'avais pas reconnu.

Le médecin posa un premier appareil sur la blessure et se retira en recommandant de ne pas trop fatiguer le malade, par des questions auxquelles il aurait à répondre assez longuement.

Mais ils avaient tant de choses à se dire !

Armand parla le premier. Nous savons déjà quelle avait été son existence.

Tout le monde avait cru que l'ainé, Georges, avait succombé en Afrique. Celui-ci raconta comment, fatigué de la vie du légionnaire, il avait profité de ce que son temps était terminé pour voyager avec les quelques économies qu'il avait pu faire. En Egypte, il était devenu le favori d'un bey immensément riche qui, en mourant, lui avait laissé toute sa fortune. Il s'était alors décidé à revenir en France, pour y vivre tranquille dans quelque lieu bien solitaire. C'est pourquoi il avait choisi de préférence la petite hutte où tous deux se trouvaient en ce moment.

—Mais pourquoi eus-tu l'idée de changer de nom ?

Georges leva légèrement les épaules :

—Je pourrais à peine le dire. Peut-être était-ce que je voulais voir si je pourrais trouver quelqu'un qui m'aimât avec un nom vulgaire.

—As-tu trouvé ?

Le malheureux releva la tête.

—Ta question est cruelle, Armand, dit-il.

Armand comprit et rougit violemment.

—Pardonne-moi, Georges ; je ne suis en effet qu'un insensé... Mais tu n'as déjà que trop parlé. Repose-toi. Nous causerons de nouveau quand le sommeil t'aura rendu des forces.

\* \*

Elaine se trouvait dans ce même salon où nous l'avons déjà vue deux fois. Assise près d'une fenêtre, donnant sur la campagne, ses yeux erraient avec une sorte de malaise indéfini, sur les ombres qui croissaient à mesure que le soleil se cachait davantage derrière l'horizon. Elle se demandait comment il se faisait qu'elle n'eût point encore eu de nouvelles, alors qu'elle savait pertinemment que le duel devait avoir lieu le matin.

Tout à coup elle tressaillit : un pas venait de se faire entendre qu'elle connaissait bien ! Son cœur se mit à battre avec plus de précipitation que pendant ses pires moments d'inquiétude tout à l'heure, et en même temps un éclair de joie passa dans ses yeux.

Elle ne put résister à la force inconsciente qui la poussa dans un élan incompris vers la porte d'entrée du salon et se précipitant de ce côté, elle allait l'ouvrir brusquement quand soudain, elle s'arrêta, au moment même où elle avait la main sur le bouton. Elle rougit et non moins précipitamment revint s'asseoir. Les femmes ne sont-elles pas toutes ainsi, qu'elles s'en voudraient de montrer la moindre bribe des sentiments qui les agitent pourtant ?

Un coup fut frappé à la porte et d'une voix émue, malgré tout, elle pria d'entrer.

Armand apparut dans l'encadrement, mais si défait, que, cette fois, Elaine ne put dompter un élan de véritable tendresse. Elle se leva avec angoisse et, avant même qu'il eût pu articuler une parole, lui demanda :

—Êtes-vous blessé ?

—Plût à Dieu que je le fusse et que je n'eusse pas enfoncé mon épée dans son sein.

—De qui voulez-vous parler ?

—De Pierre Maudern autrement et plus justement appelé Georges d'Auffour, mon frère.

—Votre frère.

C'en était trop pour la faible enfant, et si Armand ne se fût trouvé-là pour la soutenir, elle fût sûrement tombée sur le parquet.

Le jeune homme déposa la forme gracieuse de celle qu'il l'aimait, sur un des lits de jour du salon, et posa avec appréhension sa main sur son cœur. Heureusement celui-ci battait encore ! Ce n'était qu'un évanouissement.